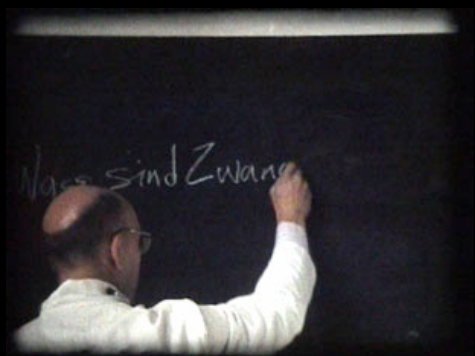


Jeremy Stigter

**2. Histoire(s) d'entretien
avec S.**

3. Galerie photos- Actualités

1. Initiation à l'univers Stigter



Wass, Jeremy Stigter, 1997. [CLIK HERE TO PLAY](#)

Présentation d'un photo-cinéaste

Jeremy Stigter est hollandais. Né à La Haye en 1959, il vit et travaille à Paris.

Photographe et cinéaste, Jeremy Stigter aime se surprendre par la spontanéité de ses envies diverses auxquelles, avant qu'elles ne deviennent oeuvre, il préfère ne pas donner nécessairement un sens.

Jeremy Stigter possède ce regard instinctif qui rend ses photos présentes, brutes, imposantes. Il recueille la matière, photographie ou filme avant de définir un tracé. Le Japon, où il a vécu et voyagé, devient ainsi un travail bien après les temps de la prise de vue. Effectuées à partir de 1989, ces photographies seront exposées seulement en 2002. Dès lors, **tout est susceptible de devenir un jour oeuvre** chez Jeremy Stigter : ce qu'il voit, vit, "je n'invente rien", quotidiennement (une femme, dans un rôle de femme, qui passe l'aspirateur, ou fait la cuisine), le temps d'un week-end, ou d'une visite chez le coiffeur.... Une beauté saisie, convulsive. L'artiste résume ainsi sa démarche « à prendre une photo », et savoir « accepter ce que l'on y trouve ». Il vous dira même, avec un léger accent et un sourire en coin, que finalement « il n'y a pas grand chose à dire ».

Mais là, il ne faut pas le croire.

Car Jeremy Stigter est un conteur.

Il photographie des séquences dans lesquels la forme et les sujets explorés ont parties liées. Ses photos et films procèdent d'une esthétique poétique, « pragmatique » (une expression de Brassaï), qui aide l'oeil à s'acheminer vers l'essentiel. Ces personnages, car ils deviennent ses personnages, dépassant la prise de vue purement documentaire émanent toujours d'un contexte situé, visible, qui les raconte. Jeremy Stigter ne fige pas. Au contraire, il permet à ses sujets de se déployer en les révélant, grâce, parfois, à de légères mises en scène (un détail d'habillement, une posture, un papier peint).

Prennent alors sens un visage qui se dégage d'un mur en décomposition, un chef de gare sur ses rails, des adolescents en uniforme, une jambe auprès d'une béquille, un jeune homme et un vieillard devant une tapisserie, le premier pied nu le second sans veste, première approche vers le dénuement...

Jeremy Stigter expose un univers grave, où la fragilité de toute personne est décelable par un regard, une main, un mur, une posture, une tasse, un contre-jour qui permet au corps de se délier et de disposer d'une autre intensité.



Femme à Hokkaido



Ichiro-Miyamoto

Ce que certains auraient effacé est au contraire mis en valeur comme si Jeremy Stigter nous rappelait à tout instant que la recherche du contrôle existentiel ou artistique est vaine. L'artiste n'est plus démiurge et le revendique. L'utilisation de la lumière souvent diffuse et oblique est instinctivement captée, faisant écho à la jeunesse du photographe en Hollande autour de Vermeer, Rembrandt, etc.

Si ses photographies de paysages inspirent davantage de sérénité et d'abandon, elles campent un autre aspect de l'univers de Jeremy Stigter : un oiseau au-dessus d'un mur survolant la lumière, le reflet d'arbres familiaux dans une rizière, la forêt qui devient parabole de la photographie grâce à une succession de simples silhouettes noires et blanches. Leur immobilisme ne les oppose ainsi nullement à l'angoisse ressentie dans certains des portraits du photographe. Ordonnés, ces paysages sont le fruit de la main de l'homme.



L'évasion est ainsi à chercher ailleurs, dans ce qui est le plus personnel : le rire.

BORDER LINE : temps, fiction et dérision

Auparavant, Jeremy Stigter s'empare du temps et multiplie les allers-retours, entre supports mais aussi histoire et instantanéité. La photographie peut être séquence, le film immobile.

Certaines de ses images fixes sont ainsi issues de films tournés en Super 8 (telles les photographies *Stills of unmade homemovie I*). Formulées en série, elles deviennent le signifiant d'autre chose que le film initial pour tendre davantage vers l'abstraction. Le temps est déconstruit, de 24 images par secondes peuvent être retenues une image ou au contraire 27. Ou au



contraire, d'un même plan redécoupé adviennent trois images différentes qui donnent jour elles-mêmes à une autre séquence.

Au-delà du montage apparaît ainsi un univers de possibles aux combinaisons infinies.

En disséquant le temps, Jeremy Stigter redonne à voir ce qui n'est pas visible au cinéma du fait de la projection qui donne l'illusion du mouvement. Les photogrammes extraits des films du photo-cinéaste Stigter semblent en acquérir que davantage de force.

Le travail de l'artiste devient alors davantage minimaliste. Car par des procédés d'épuration successifs, Jeremy Stigter en isolant ses images, semble être à la recherche du plus essentiel mais dans son expression la plus simple. Il retient alors un regard qui devient le récit de tout ce qui le précédait ou le devançait sur pellicule, et qui porte en lui, au sens strict, toute son histoire. *La Nonne*, une petite série photographique qui se compose de quatre images, est aussi un récit en soi : l'attente (de l'annonce du successeur du Pape), une légère angoisse, le soulagement . « C'est tout simple » : un profil, des mains portées au visage.

En tant que cinéaste, Jeremy Stigter franchit un pas. Hormis un ou deux sujets où la réalité saisie en noir et blanc est poétisée (*Afterwards - Après*), l'artiste utilise la fiction comme une porte ouverte sur l'imaginaire et l'inconscient. Ses films montrent ainsi des situations banales, qui deviennent grâce à de légères mises en scène, des révélateurs du sous-jacent, du non-dit, d'angoisses ou de fantasmes qui traversent ses oeuvres comme des fulgurances. Ce qui était dissimulé ou évoqué dans les regards ou les situations « enregistrées », devient dès lors le sujet principal.



Stills of unmade homemovie 1

Home movie : expression américaine employée pour désigner les films de famille effectués en super 8 à partir des années 60.

***LA FIANCEE JUIVE*, roman photographique**



Extrait de La fiancée juive

La fiancée juive, dont le titre est emprunté à un tableau de Rembrandt sans davantage de raison, est un roman photographique issu d'un film tourné par Jeremy Stigter en super 8. Il raconte l'histoire « la plus vieille du monde » : la rencontre entre un homme et une femme. L'auteur y pousse le convenu jusqu'à la déraison. Les débuts amoureux du couple y suivent un protocole : on bavarde, on boit un verre, on fume une cigarette en écoutant de la musique, on danse, « ce qui est après tout la préfiguration de quelque chose de sexuel, la danse, comme disait l'autre, étant l'expression verticale d'un désir horizontal ».

Mais durant cet enlacement, les choses changent peu à peu. Ce qui avait l'air d'avoir commencé comme une belle

histoire d'amour glisse vers autre chose.

Car surgit un événement anormal, surréaliste.

Apparaît une forme, un truc, un machin, objet non identifié qui sort de la braguette de l'homme. Ce n'est pas un sexe, « ça n'aurait pas été drôle ».

Stupeur de la jeune fille, succession d'images presque psychotiques, le spectateur, confus, perturbé, hésite alors entre le malaise et le rire : que s'est-il passé et pourquoi ? Dans la tête et le corps de qui sommes-nous ? La fin du roman ne donne pas de réponse. La femme serre la main à un autre homme en blouse blanche. Il n'y a que nous pour interpréter. Mais s'agit-il vraiment de comprendre ?

Les mêmes procédés sont utilisés dans les *Home Movies* où par deux fois les actes quotidiens stéréotypés d'une femme (passer l'aspirateur et faire la cuisine) prennent un autre sens. Critique de l'aliénation ? Caricature de la psychanalyse freudienne ? « Non. Ce n'est pas tant que tout est sexe. Mais presque. Et ce sont des choses qui trottent dans la tête de tout le monde, non ? »

Comme Bunuel, Jeremy Stigter libère ainsi des formes ou des idées, sans faire de commentaire, leur laissant acquérir leur propre vie afin de révéler les contradictions et refoulements d'une société organisée toujours à la recherche du contrôle.

La dérision devient ainsi l'arme principale de l'artiste contre la fragilité qu'il décèle dans les visages qu'il croise.

Julia Laurenceau

2. Histoire(s) d'entretien avec S.

Histoire 1 : "Le concept est dans la naissance de l'idée"



La machine à faire des pâtes avec Jeremy Stigter photo-filmé par Julia Laurenceau

« Je ne considère pas le concept en tant que oeuvre, je veux d'abord qu'il y ait l'oeuvre, la photo et après je peux arriver à voir ce que je veux dire. »

Histoire 2 : Histoires d'humeur et de goût

Sur les films "Hoover!", "Afterwards", "Untitled".



AFTERWARDS

« C'était une fin de week-end du 14 juillet, je suis allée à la campagne avec une amie et j'ai tourné des scènes qui me trottaient dans la tête.

C'est une histoire d'humeur, de goût, un acte dramatique avec une durée déterminée. En fait, c'est la définition d'une histoire avec un début et une fin, c'est très simple.

C'est ce que permet aussi le super 8. En digital tu peux tout prendre. La pellicule, par contre, donne une durée. Avec le super 8, tu montres ce que tu veux montrer, et ce qui en sort est beaucoup plus fort, car en plus ça ne sera jamais parfait. Ça aussi c'est intéressant. Là c'est du tourné monté (ndrl : tourné d'une seule traite).

Et en même temps, c'est un thème qui veut dire quelque chose, une femme qui se fait couper les cheveux, quand même ! Mais ça aurait été aussi dramatique

[Click here to play, "Afterwards" \("Après"\).](#)
Jeremy Stigter, 1993

HOOVER !

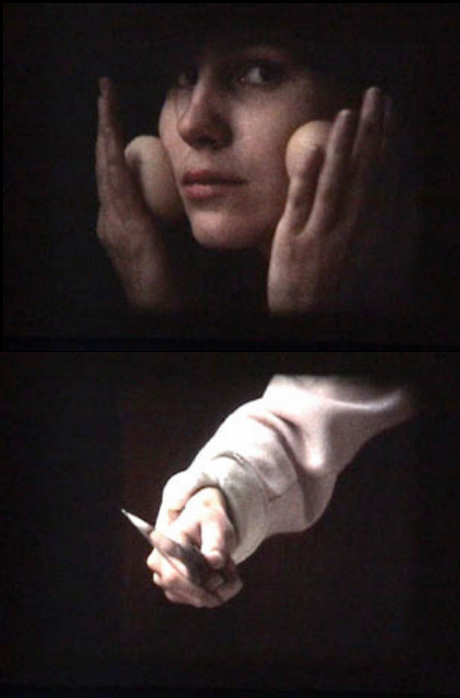
« Bien sûr que c'est une chose sexuelle. La femme avec un aspirateur, c'est drôle, tu n'as qu'à regarder !

Elle tient quelque chose d'assez phallique.
Elle fait son devoir de femme, à la maison, et en même temps elle contrôle, c'est son aspirateur, sa poussière.

Je n'invente rien. Il suffit de bien regarder. »



[Click here to play. "Hoover" \("L'aspirateur"\).](#)
[Jeremy Stigter. 1998](#)



[Click here to play. "Untitled".](#)
[Jeremy Stigter. 1997](#)

UNTITLED

« Quand tu fais une photo, c'est censé être une chose réelle qui s'est passée.

Ce qui est intéressant, c'est le mélange des deux, du film -de la fiction-, et de la photo - réalité.

Et je trouve qu'une photo extraite d'un film peut devenir beaucoup plus réelle qu'une photographie. C'est étonnant, parce que ça devrait être le contraire... J'introduis aussi une part documentaire dans mes photos de film, puisque je prends ces photos quand je projète le film, directement, sur l'écran. »

Parenthèse.

J.S « Tu ne m'as pas demandé si ça avait une signification que j'habite en face d'un cimetière ? »

J.: « C'est vrai. Ça a une signification que tu habites en face d'un cimetière ? »

J.S : « Non, c'est un hasard bien entendu. Ce n'est pas une histoire."

Histoire 3 : "Je trouve la lumière dans ce qui est sombre "

« D'abord parce que je cherche pas je trouve.... (rires).
En fait, tu commences par une photo très simple, puis ça devient autre chose... Les *Arbres* maintenant il y a quelque chose du code barre.

Car, quand tu prends la photo, tu vois quelque chose mais tu n'en as pas forcément conscience.

En fait, après, ça devient abstrait. »



Histoire 4 : Geneviève Anhoury et Julia Laurenceau parlent de Jeremy Stigter



« Les photos de Jeremy comportent toujours une balance d'abstraction et de figuration »-
Geneviève Anhoury, cinéaste et photographe.

«Une de mes photos préférées est celle des *Arbres*.

C'est une photo sur la lumière. J'aime aussi beaucoup la façon dont les objets reflètent la lumière, par exemple celle de la balançoire, avec le toboggan. (...)

Et l'étendue des sentiments : la force, la fragilité, la puissance, la légèreté. Dans la photo des pieds, au Japon, par exemple, il y a beaucoup de délicatesse et de légèreté, de fragilité et d'équilibre. Les films de Jeremy sont aussi particulièrement liés au temps. Je pense que ce sont des films fabriqués d'une manière très directe puis passés au ralenti, accélérés, remontés. Ils ne sont pas linéaires au départ. Leur sujet non plus.

Jeremy filme avec son inconscient. Il n'y a pas de censure. »



« Devant l'objectif de Jeremy Stigter » - Julia Laurenceau

« C'était à la campagne, nous parlions avec Jeremy quand il a sorti son appareil mais cette intervention n'a rien interrompu. C'était un Leica non reflex, et avec cet appareil ce que tu vois dans le viseur ne correspond pas au cadre, il y a un correctif de parallaxe à faire.

Donc Jeremy n'a pas l'oeil dans le viseur, il ne s'extériorise pas de sa prise de vue.

Ce qui fait que « son sujet » s'adresse à lui. Le fait qu'il s'inclut empêche le malaise et fait que tu donnes plus spontanément quelque chose. Je pense que ça contribue à expliquer l'intensité de ses personnages dans ses portraits. Car ils ne s'adressent pas à un objectif, mais à celui qui les prend en photo et à ce qu'il instaure. »



[SUITE](#)

A l'oeuvre....

Jeremy Stigter

A l'oeuvre - Jeremy Stigter

1. Initiation à l'univers Stigter

2. Histoire(s) d'entretien avec S.

3. Galerie photos

Actualités - Contact - One man exhibition

Portraits



Guy Roux



Christian Moire



Jambe de Babette



Yohko Ono



Lulu D'Angremond



Rosi de Palma

Japon

*Prêtres**Chef de gare*

La Nonne
Rome, Place Saint- Pierre, 2005.
Dans l'attente du successeur du Pape



Actualités

Jeremy Stigter prépare la publication de *La Fiancée juive* ainsi qu'un livre sur le Japon.

Exposition en cours à Los Angeles depuis août 2005 : *Paris-LA Galerie Cache Contemporary* :
www.cachecontemporary.com

Contact

Jeremy Stigter : [jeremystigter\(a\)wanadoo.fr](mailto:jeremystigter(a)wanadoo.fr)

www.jeremystigter.com

One man exhibition

"Hitobito", Fotografia - Festival Internationale di Roma, 2005. www.fotografiefestival.it

"Photographies", Galerie César Pape, Paris, 2004. www.art-themagazine.com/pages/paris21.htm

"Paysages", Galerie Dansk, Paris, 2003.

"Lost & Found", Galerie Mayers, Aebel & McHale, Paris, 2002.

"Understanding Fashion", Galerie Mayers, Aebel & McHale, Paris, 1999.

"La fiancée juive" ("The Jewish Bride"), Galerie du Paradis, Paris, 1998.

"Stills Of An Unmade Homemovie, Part 2", Gallery The Deep, Tokyo, 1997.

"Stills Of An Unmade Homemovie, Part 1", Gallery Prinsegracht, Amsterdam, 1994.

"Aveugles," Galerie Passage Pivert, Paris, 1994.

"Tits & Pieces," Zeit Foto Gallery, Tokyo, 1993.

"12 Ans Au Vatican," Galerie Vivienne, Paris, 1993.